

# Mélanges : une inscription bourgeoise à Fribourg en 1381

Autor(en): **Buchs, E.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Annales fribourgeoises**

Band (Jahr): **51 (1971-1972)**

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-817624>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

# Mélanges

## UNE INSCRIPTION BOURGEOISIALE A FRIBOURG EN 1381

par E. BUCHS

Le «Premier Livre des Bourgeois de Fribourg» fait mention, au folio 99v, de la réception bourgeoisiale suivante :

«*Goetfridus dictus de Buchs, de Basilea, pistor, factus est burgensis de laude Willelmi de Praroman supra furnum seu pistrinam dicti Willelmi sitam in Staldone subtus domum habitationis ejusdem Willelmi et inter quandam domum Johannis Chavaler, ex altera*».

Cette inscription est reproduite page 140, dans la publication de ce «Premier Livre» faite par la Société d'Histoire du canton de Fribourg, à l'occasion de la commémoration du centenaire de sa fondation tombant dans l'année 1940, mais que les événements tragiques de la dite année ont fait reporter à 1941.

Rappelons ici, comme le mentionne le chapitre premier, que la bourgeoisie de Fribourg remonte à la fondation de la ville par Berchtold IV de Zaehringen en 1157, que les premiers bourgeois avaient *avant tout un devoir militaire*: demeurer dans le bourg et y être armés, toujours prêts à repousser une attaque et, qu'en contrepartie de ces obligations, ils jouissaient d'un certain nombre de privilèges et d'une haute autonomie pour tout ce qui touche aux intérêts urbains. Cette bourgeoisie *était personnelle*; elle ne se transmettait donc pas de père en fils.

C'est dire toute la différence qui existe entre les bourgeoisies de cette époque et celles de nos temps modernes.

Ceci dit, posons-nous la question : qui est ce personnage dénommé Goetfridus de Buchs?

Précisons tout d'abord que le folio susdit 99v correspond à la date *du 16 juin 1381*, et que la particule «de» utilisée en l'occurrence n'est nullement un signe nobiliaire, mais qu'elle indique simplement la provenance, l'origine de l'intéressé, à savoir : Buchs.

Goetfridus de Buchs venait de Bâle; c'est donc dans les Archives de cette ville qu'il fallait faire les recherches nécessaires. Elles ont permis de fixer qu'à Bâle, ce personnage était «*Ratsherr der Brotbeckenzunft*», c'est-à-dire Prévôt de la Corporation des Boulangers, et qu'il était issu de l'une des trois ou quatre familles du nom Buchs, que les documents d'archives bâlois citent dès les premières décennies du XIV<sup>e</sup> siècle et jusque vers le milieu du XV<sup>e</sup> siècle, époque à partir de laquelle il n'y est plus fait mention de ce nom.

Bien que le tragique tremblement de terre de 1356 ait détruit une grosse partie des documents d'archives de la ville, il a été possible cependant, par le nécrologe de l'église de St. Peter, de déterminer que les premiers membres de la famille Buchs s'étaient fixés dans cette paroisse, située dans le voisinage immédiat du seul pont reliant à l'époque le Grand-Bâle au Petit-Bâle.

Voici ce que nous tirons de ce nécrologe :

Uolricus de Buchs, civis basiliensis, «stiftet ca 1340 eine Jahrzeit zu St. Peter» (Socin, 314);

Johannes de Buchs, pistor, «stiftete eine Jahrzeit zu St. Peter; er starb wohl um die Mitte des 14. Jahrh.» (St. Peter E.f. 146v; D.f. 73; F zum 11. Oktober);

Goetfridus I de Buchs, civis basiliensis, pistor, «ist Inhaber 1345 der Brotbank A vor Fischmarkt 13; item dat 20 d. de banca panis in foro piscium» (St. Peter P.f. 61);

Nycolaus de Buchs, pistor, civis basiliensis, «ist 1349 Inhaber derselben Brotbank» (St. Peter O.f. 30; ib. N.b.f. 29; ib. G.f. 37; ib. R.f. 42v.).

Nous en venons maintenant au personnage principal, celui que les graves événements qui se sont déroulés à Bâle en 1376 ont fait émigrer à Fribourg, à savoir : Goetfridus II de Buchs, Ratsherr der Brotbeckenzunft de Bâle, bourgeois de cette ville.

La première mention d'archives le concernant est de 1361,

année où il reçoit par héritage, une maison avec cour, appelée «Nieder Hofestat» (c'est ainsi qu'on appelait «Der Alemende», aujourd'hui le N° 15. Spalenberg) située à Bâle «an den Spalen» entre la maison de Henman Herterichs et la maison avec cour de Rudolph Grussers (Klingenthal Urk. N° 1051).

Goetfridus de Buchs exerçait la profession de maître-boulangier ; c'est à ce titre qu'il fit partie, assez tôt déjà, de la corporation des gens de ce métier.

La ville de Bâle jouissait depuis 1262 de droits et de libertés étendus, concédés par le roi Richard et renouvelés en 1357 par le roi Charles IV ; elle restait placée cependant sous la souveraineté de son Prince-Evêque, dont les territoires s'étendaient du Sisgau à l'Ajoie et des vallées du Jura au lac de Bienne.

Les corporations de métiers jouaient dans la ville un rôle politique et économique important. Elles étaient représentées au Conseil de Ville (nobles et bourgeois) depuis 1337 par le Prévôt-Maître (Meister der Zünfte) et son Conseil de Prévôts. L'élection de ces personnages, comme d'ailleurs celle des membres du Conseil de Ville, devait obligatoirement recevoir l'approbation du Prince-Evêque régnant.

Réuni en assemblée, le Collège (ou Conseil) des Prévôts avait des pouvoirs souverains pour tout ce qui concernait les affaires propres des corporations. Ces assemblées agissaient en collaboration avec le Conseil de Ville pour toutes les affaires de la Cité, «Consules et magistri societatum», Conseil et Prévôts apparaissaient en corps séparés, mais ils tenaient leurs sessions ensemble et prenaient ensemble aussi, toutes les décisions d'ordre militaire, financier, d'imposition, d'admission de nouveaux bourgeois, de répression, de justice, etc. Tous ces magistrats étaient assermentés.

Mais, au-dessus de tous, il y avait le Prince-Evêque, et ce dernier entendait exercer ses droits seigneuriaux comme tous les princes de son temps. Ce n'était pas chose facile en cette seconde moitié du XIV<sup>e</sup> siècle, où l'on voyait dans toute l'Europe occidentale l'ordre féodal craquer de partout sous la pression des forces nouvelles représentées par les «Communitates», les Communes. Celles-ci, issues du monde artisanal et commerçant dans les villes, des hommes libres dans les vallées alpêtres, étaient devenues

peu à peu aussi puissantes que les seigneurs féodaux s'appuyant sur la noblesse. Les affrontements étaient fréquents, se produisant tantôt ici, tantôt là, mais toujours violents. Le succès favorisait souvent les Communes, mais il y avait aussi des échecs cuisants. Souvenons-nous que cette même époque a été notamment celle de la longue lutte menée par la Confédération des premiers cantons contre l'Autriche, lutte que couronnèrent les victoires de Sempach et de Näfels. Ces événements eurent en ce temps-là de profondes répercussions sur l'état d'esprit des populations des villes et des campagnes. Nous en verrons les conséquences dans ce qui va suivre.

Au milieu du XIV<sup>e</sup> siècle, Bâle sortait avec peine des affres de la peste noire — «*der schwarze Tod*» —, qui fit périr en 1349 plus du tiers de la population de la ville, lorsque se produisit une autre grande catastrophe, le tremblement de terre du 18 octobre 1356, qui secoua toute la vallée rhénane après qu'une seconde poussée de peste fut survenue en 1355. Bâle fut presque entièrement détruit. Après ces dures épreuves, la ville ne comptait plus guère que 8000 habitants environ.

C'est sur ces entrefaites que vint se placer l'étrange règne du Prince-Evêque Jean de Vienne, un noble bourguignon, que le Pape avait placé sur le siège épiscopal le 15 août 1365. Ce fut pour Bâle une suite d'épreuves et de sacrifices qui aboutit bientôt à son asservissement total à l'Autriche.

L'historien bâlois Wackernagel écrit dans sa «*Geschichte der Stadt Basel*»:

«*Dieser Episkopat ist eine der wichtigsten Perioden in der Basler Geschichte. Sie führt das Verhältnis zwischen Bischof und Stadt zum heftigsten Konflikt, sie eröffnet den grossen, langdauernden Kampf Oesterreichs gegen die Stadt; in die hierdurch schon hoch bewegte Zeit bringt dann das Schisma der Kirche noch Erregungen besonderer Art*» (p. 276).

De fait, à peine installé à l'Evêché, Jean de Vienne commence une guerre contre le comte de Freyburg (1366); puis il s'en va combattre la ville de Berne (1366-68), campagne qui tourna au désastre pour Bâle. En 1369, c'est contre le sire de Frohburg

qu'il en découd, pour se retourner ensuite contre le baron de Bechburg. Le trésor est à sec; pour renflouer ses finances, Jean de Vienne vend Petit-Bâle à l'archiduc Léopold d'Autriche et dévalue à quatre reprises (1362, 1370, 1374 et 1377) la livre bâloise, la faisant passer de 85,20 g. à 50,64 g. de teneur d'argent, ce qui entraîna une ruine catastrophique pour la population de la ville.

L'hiver 1374-75 fut des plus rigoureux dans tout le pays: il fut la cause d'une grande famine touchant villes et campagnes, nouvelles épreuves venant s'abattre sur une population déjà si accablée.

C'est en fin de 1374 que le maître-boulangier Goetfridus de Buchs accédait à la charge de «Ratsherr der Brotbeckenzunft» (Prévôt de la corporation des boulangers).

En été de 1375, une nouvelle épreuve attendait les Bâlois: la présence devant les portes de la ville de l'armée des Guglers, que commandait le sire Enguerrand de Coucy, grand seigneur des environs de Laon (Aisne), celui dont la devise était: «Roi ne suis, prince ne daigne, je suis le sire de Coucy». Sous prétexte de se mettre en possession des biens de sa mère, issue de la Maison d'Autriche, il rassembla en Alsace, en 1375, une armée de plus de soixante mille (?) mercenaires français et anglais, les Guglers — appelés ainsi à cause de leur casque pointu — horde maraudeuse et sanguinaire, mais experte à la guerre. Metz et Strasbourg se rachètent au prix de lourdes rançons. Devant Bâle, Coucy resta trois jours; il était hésitant, car il avait sur son flanc gauche, à Breissach, de l'autre côté du Rhin, une puissante armée rassemblée par l'archiduc Léopold d'Autriche, laquelle restait en observation, attendant de voir ce qui pourrait se passer à Bâle (le jeu du troisième larron peut offrir parfois d'alléchants avantages!).

Les Bâlois étaient fort inquiets, car l'avance des gens de Coucy provoquait l'exode massif des populations de l'Alsace, le pays étant mis à feu et à sang derrière les soudards.

Jean de Vienne, par les entremises d'un sien cousin servant dans les rangs des Guglers, négocia avec Coucy. Le 20 septembre 1375, l'entente était faite moyennant une forte rançon, payée tout naturellement par les bourgeois de Bâle. Ceux-ci purent enfin

respirer: le danger était écarté. Pendant trois jours, dès le 24 septembre 1375, les Guglers passèrent devant la ville, marchant sur Liestal, d'où ils atteignirent Waldenburg, qu'ils incendièrent et pillèrent. C'est à Soleure, Fraubrunnen et Anet que se termina l'aventure des Guglers, battus et obligés de quitter un pays où l'on avait fait pour ainsi dire «la terre brûlée». En février 1376, ils étaient déjà repassés en Alsace.

C'est peu après ces événements et alors que l'archiduc d'Autriche eut obtenu de l'empereur Charles IV l'avouerie sur Bâle (21 janvier 1376), que le conflit entre bourgeois et Prince-Evêque atteignit son paroxysme. Empruntons à l'historien bâlois L. S. Burckhardt la narration des événements :

«Les bourgeois de Bâle étaient arrivés à conquérir de haute  
 » lutte contre le Prince-Evêque, des libertés considérables pour  
 » l'époque. Ils étaient même parvenus à s'opposer ouvertement à  
 » ses entreprises sans toutefois avoir toujours gain de cause; ils  
 » avaient notamment fait obstacle lorsque la Maison d'Autriche  
 » lui avait ravi en de troubles tractations diverses seigneuries du  
 » voisinage et chose plus grave encore, lorsqu'elle avait mis la  
 » main sur Petit-Bâle. Se sentant fort, l'archiduc d'Autriche qui  
 » tenait la campagne dans Petit-Bâle et ses environs, ne laissait  
 » passer aucune occasion de faire pression sur les Bâlois pour  
 » obtenir d'eux et de leur Prince-Evêque de nouveaux avantages».

«Au soir du carnaval, le 26 février 1376, l'archiduc et plusieurs  
 » seigneurs de sa suite festoyaient au Chapitre de Bâle — les  
 » chanoines étaient tous des nobles de la région — lorsque de nom-  
 » breuses colonnes de chevaliers et de gens d'armes d'Autriche  
 » franchirent le Rhin sur le pont venant de Petit-Bâle. Ces guerriers  
 » turbulents en arrivèrent bientôt à rudoyer les habitants de  
 » Bâle et à malmener leurs femmes, filles et enfants. *Aus Furcht*  
 » *vor Verrätereï, par crainte de trahison*, les bourgeois se rassem-  
 » blèrent sous leurs bannières en criant: «aux armes»! Ils atta-  
 » quèrent les chevaliers autrichiens dans les rues étroites et tor-  
 » tueuses de la ville et sur les places publiques. Les salles où  
 » festoyaient l'archiduc et sa suite furent envahies par les plus  
 » hardis, qui firent prisonniers tous les hommes, sauf l'archiduc  
 » qui, furieux et dépité, parvint à fuir sur une barque vers Petit-

» Bâle. Les autres chevaliers et hommes d'armes autrichiens, » ivres pour la plupart dans les tavernes, furent refoulés avec » pertes et fracas — il y eut des morts et des blessés — de l'autre » côté du Rhin».

Le succès avait été total pour les Bâlois, mais cette victoire n'eut point de lendemain, parce que l'archiduc d'Autriche était à Petit-Bâle et Breissach avec une armée de plus de 15 mille hommes qui tenait le pont du Rhin et, parce que dix années de luttes, d'alertes et de combats les avaient mis littéralement «à bout de force».

A la tête du mouvement se trouvaient :

- le Bourgmestre en fonction, *Hartmann Rot*,
- le prévôt de corporation *Goetfridus de Buchs*,
- le conseiller de ville *Hugo de Schliengen*;

de nombreux bourgeois avaient suivi ces chefs de file, ainsi qu'une masse indéterminée d'habitants de Bâle.

Léopold d'Autriche avait reçu, nous l'avons vu, la «Vogtei» sur la ville de Bâle. Il se voyait moralement obligé d'intervenir en faveur de Jean de Vienne, de la noblesse bâloise qui lui était toute dévouée et qui avait de nombreux partisans dans le Conseil de Ville ainsi qu'en faveur du Chapitre, lequel comptait dans ses rangs de nombreux nobles du voisinage. Il avait l'avantage de tenir le pont sur le Rhin et disposait de l'atout considérable d'avoir, prête à intervenir, une puissante armée échelonnée de Petit-Bâle à Breissach. La coalition archiduc, évêque et nobles bâlois jouait à plein. Quiquerez écrit dans son histoire de l'Ajoie :

«Des nobles nombreux, appartenant aux premières familles » d'Allemagne du Sud, d'Alsace et du territoire de l'Evêché avaient » été enlevés dans les salons du Chapitre et étaient prisonniers des » bourgeois. C'est ainsi que craignant pour la vie de ces derniers, » Léopold n'osa réclamer des dédommagements *les armes à la » main*. Il entra en négociation avec les magistrats de la ville qui » lui étaient demeurés favorables et, comme ceux-ci étaient des » gens titrés, il ne fut pas difficile de s'entendre».

Les bourgeois étaient battus. Les chefs du mouvement n'eurent d'autre solution que de quitter Bâle, avec leurs familles; la répression commença aussitôt. On accusa le peuple de rébellion,



parce qu'il avait pris les armes sans la permission de ses magistrats — bien qu'il ait eu à sa tête le bourgmestre et deux conseillers. On fit appréhender tous ceux qui avaient défendu les vies et les biens mis en danger par une soldatesque furieusement agressive. Treize habitants et bourgeois furent décapités sur la Place du Marché-aux-Herbes; les autres conjurés furent bannis et tous leurs biens confisqués. Ce fut le sort des trois conseillers qui étaient à la tête du mouvement.

Wackernagel écrit (pages 295 et 296 de son « Histoire de Bâle »):

« Nach zehn Jahren noch, als doch die Zunftpartei gesiegt » hatte, blieben die wegen der « bösen Fastnacht » Verbannten, » auch wenn sie hätten heimkehren wollen, vom Rate ausge- » schlossen und ihrer konfiszierten Güter beraubt ».

Léopold d'Autriche avait d'ailleurs fait défense au bourgmestre en charge, au Conseil de Ville et au Conseil des Corporations, par un acte daté de Hall, le 9 juillet 1376, d'autoriser les bannis à rentrer à Bâle. Wackernagel ajoute:

« Les années qui suivirent le « carnaval tragique » furent celles » d'une quasi-dictature de la noblesse ».

Voilà, en résumé, l'exposé des graves événements qui survinrent à Bâle en cet hiver 1376.

Que devinrent les trois magistrats bannis à la suite du rôle qu'ils avaient tenu dans le soulèvement des bourgeois de la ville contre leur Prince-Evêque, soutenu par Léopold d'Autriche? C'est par une mention afférente à l'année 1380 dans l'ouvrage de l'historien Rodolphe Reuss « Histoire de Strasbourg » que nous retrouvons leur trace. Il y est dit ce qui suit:

« Peu d'années auparavant, Wenceslas, encore roi des Romains, » avait défendu au Conseil, par missive du 8 septembre 1377, de » recevoir comme bourgeois un patricien bâlois, Hartmann Rot et ses » amis, parce qu'ils avaient une querelle avec le duc Léopold d'Autriche ».

C'est donc à Strasbourg que les trois bannis et leurs familles avaient trouvé refuge. Mais la vindicte de l'archiduc d'Autriche les y poursuivait et ce dernier avait pu obtenir du roi des Romains qu'il fasse défense à la ville de les garder en ses murs.

Nous savons par les documents que von Schliengen mourut à Colmar en 1396 et que le bourgmestre Hartmann Rot mourut — sans précision de lieu — en l'année 1413. Seuls les enfants de ce dernier furent autorisés, plusieurs années après ces événements, à rentrer à Bâle.

Quant à *Goetfridus de Buchs*, ancien prévôt de la corporation des boulangers à Bâle, nous savons par sa réception bourgeoise du 16 juin 1381 à Fribourg, qu'il avait trouvé refuge dans cette ville avec les siens.

Mais, n'était-il pas tombé de Charybde en Scylla? Fribourg était *ville autrichienne*, c'est-à-dire que toute son administration, en plus de son gouverneur, était entièrement dévouée aux archiducs d'Autriche. Et nous sommes particulièrement bien placés, aujourd'hui, pour savoir à quelles tribulations sont exposés ceux qui, dans des régimes de caractère oppressif, ne suivent pas la ligne fixée par les gouvernants, ou qui ont fait dans le passé — même si c'est ailleurs — quelque opposition à leur pouvoir. C'était le cas de Goetfridus de Buchs vis-à-vis de la Maison d'Autriche.

Prenons dans la «Chronique de Fribourg» la narration des quelques événements de la décennie si troublée de 1385 à 1395 qui sont survenus dans cette ville et que rappelle l'historien *Lalive d'Epinay* dans les «Etrennes fribourgeoises» de l'année 1807 :

«La ville de Fribourg, assujettie à ses seigneurs dès son origine, » et encore moins libre depuis qu'elle était soumise à l'illustre » Maison d'Autriche, toujours exposée aux événements du temps, » était obligée de préférer le serment de fidélité et de soumission » qu'elle prêtait à ses maîtres aux liens de l'amitié et de l'union » la plus étroite, et aux engagements et alliances les plus solennels. » ...Des mésintelligences et brouilleries survenues entre le duc » Léopold et les huit cantons suisses, et ensuite une guerre déclarée, » troubleront de nouveau le repos et les alliances de Fribourg, et » l'entraîneront dans des malheurs qui se suivirent pendant » quelques années». Ceci pour l'année 1385.

En ce qui concerne l'attitude des Fribourgeois sollicités par Berne et les Confédérés au temps du conflit de Sempach, Lalive d'Épinay écrit, pour l'année 1386 :

« Rien ne put les corrompre, rien ne put les tenter, *ils restèrent*  
 » *soumis et inébranlables*. Ce fut aussi moins pour les contenir que  
 » pour les garder et défendre dans ces circonstances critiques, en  
 » cas d'attaque, soit du côté du comte de Savoie, soit du côté des  
 » Suisses, que le duc Léopold, qui s'était personnellement rendu  
 » en Suisse, envoya une troupe de cavalerie en garnison à Fribourg,  
 » sous le commandement de Henri de Mörsberg, autrement Mori-  
 » mont, dans le temps que des détachements de Fribourgeois  
 » étaient allés garder Nidau, Büren et autres places voisines ».

« La bataille de Sempach se donna le 9 juillet de cette année.  
 » Le duc y fut tué. C'est peu après que Berne commença les actes  
 » d'hostilité contre Fribourg, terre autrichienne, et par de fré-  
 » quentes courses, qu'elle y commit de nombreux dégâts. La  
 » garnison autrichienne de la ville, aidée de quelques bourgeois  
 » sous les ordres de Mörsberg, en fit autant sur le territoire de  
 » Berne. Cette troupe dut se replier après avoir subi d'assez  
 » lourdes pertes. Une trêve fut conclue entre les Autrichiens et  
 » les Suisses jusqu'au mois de février de l'année suivante ».

Référons-nous maintenant à « *l'Histoire du canton de Fribourg* » du professeur G. Castella :

« Dès le début de l'année 1388 — écrit-il — Berne s'empara  
 » des possessions austro-fribourgeoises dans le Seeland; des com-  
 » bats se livrent les 30 mars, 12 et 13 avril de cette année. En juin  
 » 1388, Nidau et Büren sont perdus. En juillet Berne sème la  
 » dévastation à Cormérod, Misery, Belfaux, Barberêche, Givisiez,  
 » Torny, Agy et Montagny. Le 22 février 1387 de graves troubles  
 » éclatent à Fribourg: la Commune se soulève contre les nobles  
 » — tenants de l'Autriche, comme à Bâle —; les désordres se  
 » poursuivent jusqu'en 1390. Il y a répression impitoyable, des  
 » amendes et des bannissements sont prononcés ».

« Après une accalmie — la paix ayant été signée avec Berne  
 » le 8 novembre 1403 — les troubles reprennent à Fribourg en  
 » 1406 et 1407 ».

C'est ce que la Chronique appelle la «*Sédition d'Aymonot*», dont on peut trouver le récit dans l'*Anonymus Friburgensis* (Anzeiger für Schweizer Geschichte, 50 Jahrg, NF 17, Bern 1919).

Ce rappel d'événements fribourgeois survenus en cette période si troublée suffit à se représenter dans quel climat politique se trouvait plongé Goetfridus de Buchs à Fribourg, *lui qui était le conjuré de Bâle!* Lorsque le chancelier Petermannus Cudrifin entreprit en 1415 la reconstitution du Premier Livre des Bourgeois, la mention «*obiit*» (décédé) a été placée en regard de son nom, sans que soit indiqué dans quel lieu il est mort.

Pour terminer, reproduisons ici un extrait de l'important document bâlois: *Kundschaft über die Gerichtbarkeit des Brotmeisters* daté du 26 mars 1400 — donc 24 ans après les événements du «*Carnaval tragique*» — où il est dit ceci: «*Assignans causam sciencie sui dicti et dicit, quod ipse testis loquens dudum steterit in servicio quondam Gotfridi dicti de Buchs olim et tunc magistri panium et pistoris Basiliensis civitatis per duos annos continuos, etc*». C'est en considération des qualités dont a fait preuve ce prévôt de corporation que son mandat a été renouvelé pour une deuxième année, alors que la règle voulait que cette charge ne fut occupée qu'une année durant.

Ici se termine le récit des circonstances dans lesquelles Goetfridus de Buchs et les siens furent amenés à émigrer en terre fribourgeoise. Ce qui se passe de nos jours dans le monde nous permet, plus qu'à tout autre époque des temps modernes, de nous mettre dans la situation des acteurs du drame brièvement évoqué ci-dessus. Cette comparaison met un point final à ce rappel d'événements décisifs qui ont meublé notre Histoire suisse ancienne.

---